

VARIÉTÉS.

POÉSIE.

LE CHAT ET LA CHAUVÉ-SOURIS.

FABLE.

Gardons-nous de rien feindre en vain ;
La vérité doit naître de la fable.
Qu'est-ce qu'un conte sans dessin,
Parole oisive et punissable,
Mais tout vrai ne plaît pas : un vrai fade et commun
Est chose inutile à rebattre.
Que sert par un conte importun
De me prouver que deux et deux font quatre ?
Nous devons tous mourir : je le savais sans vous ;
Vous n'apprenez rien à personne.
Je veux un vrai plus fin, reconnaissable à tous,
Et qui cependant nous étonne ;
De ce vrai dont tous les esprits
Ont en eux-mêmes la semence ;
Qu'on ne cultive point, et que l'on est surpris
De trouver vrai quand on y pense,
Laissez donc là vos fictions,
Me va répondre un ceuteur difficile ;
Pensez-vous-nous donner quelques instructions ?
Non pas à vous ; vous êtes trop habile ;
Mais il est des lecteurs d'un étage plus bas :
Et telle fiction qui ne vous instruit pas
A leur regard pourrait être instructive.
Il faut que tout le monde vive !
Un chat, le plus gourmand qui fut,
N'ayant d'autre ami que son ventre,
Fondit sur un serin, et sans respect du chantre,
Létrailla net, et s'en reput.
Le serin et le chat vivaient sous même maître.
A peine perçoit-on le meurtre de l'oiseau.
Que l'on jure la mort du traître.
Chacun veut être son bourreau ;
L'assassin l'entendit, et trembla pour sa peau.
Les vœux sont enfants de la crainte ;
Il en fit un. S'il sort de ce danger,
De la faim la plus rude, éprouvât-il l'atteinte ;
Il renonce aux oiseaux, n'en veut jamais manger ;
En atteste les dieux en leur demandant grâce ;
Et comme si c'était l'effet de son serment,
Le maître oblia sa menace.
Et se calma dans le moment.
Le romancier, échappé de l'orage,
Trouva deux jours après une chauve-souris.
Qu'en fera-t-il. Son vœu l'avertit d'être sage ;
Son appétit glouton n'est pas du même avis.
Grand combat, embarras étrange.
Le chat décide enfin. Tu passeras, ma foi,
Dit-il : en tant qu'oiseau je ne veux rien de toi,
Mais comme souris je te mange.
Le ciel peut-il s'en fâcher ? Non,
Se répondait le bon apôtre.
Son casuiste c'est le nôtre ;
L'inrêret qui d'un mot se fait une raison.
Ce qu'on se défend sous un nom
On se le permet sous un autre.

LE GRONDEUR.

Palaprat, dans sa pièce du Grondeur, fait parler
ainsi ce personnage avec son valet :
Le Grondeur.—Bourreau, me fera-tu toujours
frapper deux heures à la porte ?
Le Valet.—Monsieur, je travaillais au jardin : au
premier coup de marteau, j'ai couru si vite, que je
suis tombé en chemin.
Le G.—Je voudrais que tu te fusses rompu le cog,
double chien : que ne laisse-tu la porte ouverte ?
Le V.—Eh ! Monsieur, vous me grondâtes hier en
à cause qu'elle l'était ; quand elle est ouverte vous
vous fâchez ; quand elle est fermée vous vous fâchez
aussi : je ne sais plus comment faire.
Le G.—Comment faire ? . . . Comment faire, in-
fâme ?
Le V.—Oh ! ça, Mr., quand vous serez sorti,
vouliez-vous que je laisse la porte ouverte ?
Le G.—Non.
Le V.—Voulez-vous que je la tiennne fermée ?
Le G.—Non.
Le V.—Si faut-il, monsieur : . . .
Le G.—Encore tu raisonnées, ivrogne ?
Le V.—Monsieur, j'enrage d'avoir raison !
Le G.—Te tairas-tu ?
Le V.—Mr., je me ferai hacher ; il faut qu'une
porte soit ouverte ou fermée : choisissez, comment
la voulez-vous ?
Le G.—Je te l'ai dit mille fois, coquin ! Je la
veux . . . je la . . . mais voyez ce maraud-là : est-
ce à un valet à me venir faire des questions ? Si je te
prends, traître, je te montrerai bien comment je la
veux ! . . . As-tu balayé l'escalier ?
Le V.—Oui, Mr. ; depuis le haut jusqu'au bas.
Le G.—Et la cour, coquin ?

Le V.—Si vous y trouvez une ordure comme cela
je veux perdre mes gages.
Le G.—Tu n'as pas fait boire la mule ?
Le V.—Ah ! Mr., demandez-le aux voisins, qui
m'ont vu passer.
Le G.—Lui as-tu donné de l'avoine ?
Le V.—Oui, Mr. ; Guillaume y était présent.
Le G.—Mais tu n'as pas porté ces bouteilles de
quinquina, où je t'ai dit ?
Le V.—Pardonnez-moi, Mr., et j'ai rapporté les
vides.
Le G.—Et mes lettres, les as-tu portées à la poste ?
Le V.—Peste, Mr., je n'ai pas eu garde d'y man-
quer.
Le G.—Je t'ai défendu cent fois de racler ton vi-
olon ; cependant je t'ai entendu ce matin.
Le V.—Ce matin ? Ne vous souvient-il pas que
vous me le prêtâtes hier en mille pièces ?
Le G.—Je gagerais que ce bois est encore . . .
Le V.—Il est entré, monsieur. Vraiment, depuis
cela, j'ai aidé Guillaume à mettre dans le grenier une
charretée de foin, j'ai arrosé tous les arbres du jardin,
j'ai arrangé les allées, et j'achevais la dernière quand
vous avez frappé.
Le G.—Oh ! il faut que je chasse ce coquin-là ;
jamais valet ne m'a tant fait enrager, il me fera mou-
rir de chagrin. Hors d'ici.
En vérité, mon frère, vous êtes d'une étrange hu-
meur, lui dit Aristé ; à ce que je vois, vous ne pre-
nez pas de domestique pour être servi ; vous les pre-
nez pour avoir le plaisir de les gronder. . . .
Quoi ! vous voulez chasser ce valet, à cause qu'en faisant
tout ce que vous lui commandez et au-delà, il ne vous
donne pas sujet de le gronder ; ou, pour mieux dire,
vous vous fâchez de n'avoir pas de quoi vous fâcher.

Extrait d'un des ouvrages comiques de

Pigault Lebrun.

[CONCLUSION.]
Qu'est-ce qu'un roman ? Un ramas d'événements
imaginaires qui amusent ou ennuiant, et qu'on oublie
après les avoir lus. Qu'est-ce que l'histoire ? Des
faits réels, quelque fois défigurés, tronqués, mutilés,
par l'auteur ou la passion de l'écrivain. L'historio-
graphe d'un roi fait des hommes LIBRES des brigands ;
l'historiographe Républicain veut que tous les rois
soient des tyrans ; les écrivains qui ne tiennent à au-
cun parti (l'abbé de Verrot, par exemple) adoptent
des héros, ajoutent à ses qualités, et transforment par
plus ; pas du tout : la canne roula encore, parce qu'il
fois ses vices en vertus. Cet abbé de Verrot, puisque
je tiens cela là, écrivait l'histoire de Malte ; il en
était au siège de Rhodes ; il attendait sur ce siège
des mémoires qui n'arrivaient pas ; il s'érige en gé-
néral-major lui barre le passage. Mon oncle jure et
lissime du grand turc et en grand-maitre de l'ordre
de Malte : il attaque la place, il la défend, il la prend
dit : on comprend seulement, ou on croit compren-
re, et les mémoires arrivent au moment où l'abbé
de Verrot qu'il ne sait pas la marche qu'on joue, et
on la finissait de conquérir l'île entière. Les mémoires
ne lui attache notée à la baute de sa selle. Il ne
ressemblaient pas du tout à ce qu'il avait imaginé :
—sais pas une note, mais il vit bien qu'à toute force
il n'en suis fâché, dit-il, mon siège est fait, je ne
le fallait jouer. Il crut qu'il suffirait, pour avoir
la paix recommencera pas.
Lequel vaut mieux, à votre avis, ou du roman qui
mojoir, et qui lui avait valu la première bâtonnade.
s'oublie, ou de l'histoire qui vous burine l'erreur
sur le période du crâne ? L'un et l'autre n'ont de valeur,
rompit aussitôt la canne, et mon oncle outré de rage,
que celle que veut bien leur accorder le lecteur, et
ne se possédant plus, saute de son cheval, saisit une
tous deux ressemblent à la lanterne magique, où on
botte du trompette-major, l'enlève, lui fait perdre
voit paraître tour à tour le soleil et la lune, le
mitron et madame Gigogne. Mais je reviens à mon
Thomas, et ce que je vais vous en raconter est
aussi vrai que le siège de Rhodes par l'abbé de Verrot :
vous en ratiendrez ce qu'il vous plaira.

Les Anglais aiment les gens de cœur, parce qu'ils
ont, et sans cela on n'aurait pas de mérite à les
battre. Ceux-ci demandèrent à mon oncle s'il
voulait servir le roi d'Angleterre ; il répondit que
pourvu qu'on l'habillât et qu'on le nourrit, il lui
était égal de jouer du fifre pour Jacques ou pour
George. Aussi, tôt on lui fait quitter l'habit de
l'enseigne, on lui donne un de trompette, on lui
met un cheval entre les jambes, et le voilà son-
nant la charge contre Edward, pour qui quatre
heures auparavant il sonnait la retraite. Cette
conduite n'était pas très-régulière, mais mon
oncle ne se piquait pas de régularité.
Le petit lord, resté nu sur le champ de bataille,
n'était pas si mûré que Thomas. Il passa à se
désoler deux heures qu'il pouvait employer plus
utilement ; il finit enfin par où il aurait dû
commencer. Il s'enveloppa le doigt d'un mou-
choir qu'il trouva dans la poche d'un vrai mort ;
il endossa la défroque de mon oncle, et prit
tristement le chemin d'Inverness. Arrivé aux
avant postes, il est pris pour français qui ne
sait où donner la tête, et qui vient se rendre
prisonnier avec les autres. Le cerveau encore
échauffé par la poudre et l'eau-de-vie, deux
Anglais le saisissent brutalement ; il veut s'ex-
pliquer, on ne l'écoute point ; il résiste on le
bourre, et on le traîne dans une cave où on
l'enferme, au pain et à l'eau, avec une soixantaine
de malheureux que le défaut d'espace obligeait à se
tenir debout. Deux jours après, les esprits étant
calmés, on commença à s'occuper des détails. Le
duc envoya un officier-major visiter les
prisonniers, avec injonction particulière de
traiter les français selon les loix de la guerre.
Il était vers vingt quatre heures encore,
et ceux-ci périssaient de misère dans leur
cave : c'est une belle chose que la guerre !
Le petit lord se peina à apercevoir l'officier
anglais, que pendant la presse, il courut
embrasser ses genoux, et lui conter sa
déplorable histoire. L'officier le consolait,
le secourait, et le fit conduire à son
régiment. Son colonel lui rendit les effets
dont Thomas avait de pouillés, lui délivra
un certificat qui attestait qu'il avait été
blessé en combattant glorieusement pour
son roi, et le renvoya à Londres, guérir
son doigt auprès de sa maman.
Mon oncle, enchaîné d'être à cheval,
trottait de monts en monts en soufflant
dans sa trompette. Plus il soufflait,
moins il avançait les affaires du roi
George, parce que les proscriptions
certifiées par le son aigu de la
trompette, se réfugiaient dans le
premier trou, et laissaient passer
les limiers royaux. Son colonel,
qui aperçut enfin des effets
nuisibles de l'instrument, renvoya
le musicien à Inverness, d'où on
l'envoya à Carlisle, delà à Durham,
et de Durham à Newcastle, où
il trouva le duc de Cumberland
occupé des préparatifs de sa pompe
triumphale. Il agréa mon oncle
à la masse des musiciens qui
devaient ouvrir la marche ; et
mon oncle, en reconnaissance de
cette distinction, pendit à l'arçon
de sa selle la trompette dont
il sonnait fort mal, et tira son
flagolet de sa poche.
Dès le premier pas, le trompette-
major secoua les oreilles, et
bientôt sa canne voltigea sur
les épaules de Thomas, par ce
qu'il dérangeait l'harmonie. En
effet, il jouait un air français,
et il était permis au mé-
nétrier en chef d'être choqué
de la distonnance ; mais
Thomas n'en savait pas d'autre,
et il trouvait très-déplacées
les manières du trompette-
major.
Il avait appris je ne sais où,
qu'à quelque prix que ce soit,
il faut se concilier la bienveil-
lance des gens en place, surtout
de ceux à qui on a directement
à faire. Si cette bienveillance
n'est pas toujours profitable,
au moins elle empêche de nuire,
et c'est beaucoup. Mon oncle
rénonça donc au plaisir d'en-
chanter les oreilles des habi-
tants, qui étaient sur leurs
portails, à leurs fenêtres, ou
dans la rue, et il ne douta
point de mériter les bonnes
grâces de son chef, en
remettant dans sa poche l'in-
strument qui lui avait dé-
rangé l'harmonie, et transformé
par plus ; pas du tout : la canne
roula encore, parce qu'il
fois ses vices en vertus. Cet
abbé de Verrot, puisque je tiens
cela là, écrivait l'histoire de
Malte ; il en était au siège de
Rhodes ; il attendait sur ce
siège des mémoires qui n'arri-
vaient pas ; il s'érige en gé-
néral-major lui barre le pas-
sage. Mon oncle jure et lissime
du grand turc et en grand-
maitre de l'ordre de Malte : il
attaque la place, il la défend,
il la prend dit : on comprend
seulement, ou on croit compren-
re, et les mémoires arrivent
au moment où l'abbé de Verrot
qu'il ne sait pas la marche
qu'on joue, et on la finissait
de conquérir l'île entière. Les
mémoires ne lui attache notée
à la baute de sa selle. Il ne
ressemblaient pas du tout à ce
qu'il avait imaginé : —sais pas
une note, mais il vit bien qu'à
toute force il n'en suis fâché,
dit-il, mon siège est fait, je ne
le fallait jouer. Il crut qu'il
suffirait, pour avoir la paix
recommencera pas.
Lequel vaut mieux, à votre
avis, ou du roman qui mojoir,
et qui lui avait valu la première
bâtonnade. s'oublie, ou de
l'histoire qui vous burine
l'erreur sur le période du crâne ?
L'un et l'autre n'ont de valeur,
rompit aussitôt la canne, et
mon oncle outré de rage, saute
de son cheval, saisit une
tous deux ressemblent à la
lanterne magique, où on botte
du trompette-major, l'enlève,
lui fait perdre le son, et l'envoie
rouler dans un tas de boue. Deux
musiciens se détachent et courent
après lui ; il se glisse entre les
chevaux, il court, il s'arrête,
il fait des crochets, il repart,
il se trouve à côté du duc de
Cumberland, et sauté en croupe
derrière lui, bien sûr qu'on ne
viendra pas le bâtonner là.
Deux officiers majors indignés
de sa témérité, le menacent du
plat de leur sabre : le duc tourne
la tête, et reconnu le jeune
français. Celui qui avait balancé
à Fontenoi les talens de Maurice
de Saxe, et qui venait de pacifier
l'Angleterre, ne pouvait se fâcher
sérieusement d'une telle escapade :
un grand homme ne croit pas
qu'on puisse lui manquer, il n'est
d'insolens que pour ceux qui
n'ont de leur place que l'habit.
Le duc instruit de ce qui s'était
passé, convint que lui seul avait
tort dans cette affaire, et qu'il
aurait dû informer le trompette-
major que mon oncle n'entendait
pas l'anglais. Il le fit venir, rit
un peu de l'état où l'avait mis
la jeune française, lui recommanda
de le ménager, et de lui donner
un maître de marches anglaises.
Que d'hommes puissans font tous
les jours des sottises, et ne
daignent ni les réparer, ni même
en convenir !

PAMPHLETS, Cartes, Affiches et
Blancs de toutes descriptions, Anglais
ou Français exécutés à cette Imprimerie, avec
propreté et élégance à des prix très-modérés.
Trois-Rivières, Oct. 1826